

80 MUSIQUE
Vm Pièce

3299

RÉUNION

organisée le 21 Février 1953

dans la Salle d'orgue

de Marcel Dupré, à Meudon

*à l'occasion de la remise de la Croix
de Chevalier de la Légion d'Honneur*

à M. Jean PERROUX



ALLOCUTION

de Marcel DUPRÉ



39209093

RÉUNION

organisée le **21 Février 1953**

dans la Salle d'orgue

de Marcel Dupré, à Meudon

*à l'occasion de la remise de la Croix
de Chevalier de la Légion d'Honneur*

à **M. Jean PERROUX**



ALLOCUTION

de Marcel DUPRÉ



80 Vm. Pièce 3299

a Monsieur Bonfils
Organiste
En toute Sympathie

J. Perrot





BnF
MUS
JEAN PERROUX

Harmoniste National

Chevalier de la Légion d'Honneur

Allocution
de
Marcel Dupré

●

MESDAMES, MESSIEURS,

C'est avec empressement que vous avez répondu à notre invitation. Vous êtes venus nombreux pour entourer d'une joyeuse sympathie notre éminent ami, JEAN PERROUX, et saluer son entrée dans l'ordre de la Légion d'Honneur. Soyez-en très cordialement remerciés.

Je suis sûr que vous serez disposés à vous joindre à moi si j'adresse un merci reconnaissant à celui qui s'est plu à faire JEAN PERROUX Chevalier de la Légion d'Honneur, je veux dire, le Président ANDRÉ MARIE, Ministre de l'Education Nationale.

Je ne vous cacherai pas que mon cœur de Normand a un peu tressailli lorsque j'ai su que le Rouennais d'origine, Maire de Barentin, avait eu ce beau geste dont la signification dépasse notre cercle intime d'aujourd'hui.

C'est à Barentin même que le Président MARIE a fait la connaissance de JEAN PERROUX et l'a vu à l'œuvre lorsque notre héros harmonisait le charmant instrument de 20 jeux que j'ai eu l'honneur d'inaugurer le 1^{er} Mai 1951. Lorsque le Maire de Barentin pouvait se soustraire quelques instants aux affaires municipales, il montait s'asseoir à la tribune de l'orgue auprès de notre ami qu'il trouvait toujours avec un tuyau dans une main et l'éternel bistouri dans l'autre. Et il entendait là sans doute tout un vocabulaire chirurgical : « il faut lui ouvrir le pied, lui rogner les oreilles, lui recouper la bouche, lui diminuer les lèvres, lui percer

des dents, lui élargir l'entaille, etc. ». Le Maire, descendant le petit escalier, a dû penser avoir assisté à une véritable séance de vivisection...

Génèreusement, Monsieur le Curé de Barentin avait offert l'hospitalité à son harmoniste. Chaque soir, après le travail, autour de la table du Presbytère, le Pasteur des âmes écoutait le médecin des tuyaux lui raconter ses lointains voyages, ses innombrables souvenirs, sa carrière fructueuse, semblable, par certains côtés, à un apostolat. JEAN PERROUX nous montre, en effet, que celui qui est dominé par une vocation, ne connaît ni la fatigue, ni l'affaiblissement de l'énergie.

N'essayons pas de percer le secret qui lie le Curé et le Maire de Barentin pour tenter de savoir lequel des deux a pensé le premier à la Croix de Chevalier pour notre ami. N'obligeons aucun des deux à faire un pieux mensonge en s'empressant de désigner l'autre et remercions celui qui a su trouver, pour honorer JEAN PERROUX, le titre qui lui convenait entre tous : celui d'*Harmoniste National*. Tels sont, en effet, les termes du décret. Ce titre, proclamé par le Ministre de l'Education Nationale, entériné par la Grande Chancellerie, et, finalement, imprimé au *Journal Officiel*, marque notre Maître harmoniste d'un sceau que ses 66 années de travail joyeusement acceptées légitiment amplement. Ce titre est doublement justifié quand un artiste dont l'œuvre force l'admiration, est en même temps international, ainsi que vous le verrez par l'énumération des voyages qu'il a accomplis à l'étranger. Permettez-moi donc de vous retracer brièvement les étapes de sa vie et de vous parler de son œuvre.

JEAN PERROUX est né à Paris le 21 Juin 1874. Son Père, Instructeur militaire à Saumur, rêvait d'en faire un militaire. Son désir fut presque exaucé : il en fit un sportif et un médaillé de la guerre de 1914-18. JEAN, enfant, fut un des petits chanteurs de Saint-Pierre-du-Gros-Caillou. Déjà il essayait de se glisser dans l'intérieur de l'orgue et regardait, regardait, n'osant, d'instinct, y toucher.

Ce fut à la suite du hasard d'une conversation qu'un cousin de son père, qui connaissait ARISTIDE CAVAILLÉ-COLL, le présenta à celui-ci en 1888. A partir de ce jour, sur toute la

jeunesse de JEAN PERROUX, plana la noble figure du plus grand facteur d'orgues de tous les temps.

Voilà JEAN admis à la Manufacture d'orgues comme apprenti (il avait 13 ans). Selon l'invariable et nécessaire tradition de cette époque, il débuta à la menuiserie. Au bout de quelques semaines, son chef d'atelier lui commanda un pupitre. Il s'agissait d'aller ensuite le présenter au grand patron. Voici donc notre apprenti — qui n'était pas encore national — devant M. CAVAILLÉ-COLL. Celui-ci chausse ses lunettes, examine en silence le travail de l'enfant. Enfin, le verdict tombe sous forme de conseils techniques donnés avec douceur. Puis : « tu diras à ta mère que, dorénavant, je te donnerai cinquante centimes par jour ». En redescendant l'escalier quatre à quatre, notre apprenti sorcier, à l'instar de Gargantua, pleurait d'un œil et riait de l'autre, étreint à la fois par la joie et par la reconnaissance.

Mais il fallut passer par tous les stades : construction des sommiers, tuyaux de bois, mécanique, réglage, puis préparation des tuyaux d'étain, tenue des claviers aux harmonistes, accords, et enfin, harmonie, d'abord des jeux de fonds, puis des jeux d'anches. En 1891, le dernier échelon était gravi.

Les Maîtres de JEAN PERROUX qui, tous, furent eux-mêmes les élèves de CAVAILLÉ-COLL, étaient, pour la construction : PAULET, BARTHELEMY et SALMON père. Pour l'harmonie : FÉLIX REINBURG dont les orgues se reconnaissaient à la franchise sonore et à l'équilibre parfait des timbres; GLOCK qui leur donnait un velouté et un charme tout spécial, enfin, BONNO, le spécialiste célèbre des jeux d'anches à l'incomparable éclat. « Tu verras, disait ce dernier à son jeune élève, le mauvais sang que tu te feras quand tu harmoniseras des jeux d'anches pour ton propre compte ». En prononçant ces mots, il n'enseignait pas grand chose à l'enfant, mais lui donnait tout de même une leçon par l'exemple, car celui-ci voyait son Maître travailler parfois la même languette pendant des heures avec une patience inlassable.

Il faut croire que cette sorte de mauvais sang conserve si l'on considère le nombre de Trompettes et de Clairons sortis de ces mains-là. Leur dénombrement nous mènerait trop loin, mais si vous m'autorisez cependant à signaler ici les seules orgues



harmonisées et réharmonisées par JEAN PERROUX, vous constaterez qu'elles forment une liste imposante. Ecoutez plutôt et rassurez-vous aussi, car je ne citerai pas individuellement les **269** instruments qui portent sa signature artistique. Je me contenterai d'épingler au passage les plus beaux et les plus célèbres.

Paris ne compte pas moins de 63 orgues d'églises de PERROUX et 64 orgues de salles, de théâtres ou de salons particuliers.

La province s'inscrit, avec l'Afrique du Nord, pour 117 et les pays étrangers pour 15 qui ne sont pas des moindres.

Nous allons, si vous le voulez bien, suivre l'ordre chronologique, mais je voudrais auparavant rappeler quel fut le dernier instrument auquel il travailla en qualité d'assistant avant de voler de ses propres ailes : ce fut celui de Saint-Godard de Rouen, en 1897, et c'est à cette date que je fis la connaissance de JEAN PERROUX dans les circonstances suivantes : il faisait son service militaire au 24^e et était, s'il vous plaît, cycliste du Colonel. Mais chaque soir, aussitôt libéré, il se précipitait à Saint-Godard où son Maître, GLOCK, harmonisait un positif nouveau. Revenu à ses chers tuyaux, les heures passaient pour PERROUX plus vite qu'à bicyclette. A la même époque, un certain petit garçon tourmentait régulièrement son père pour aller voir les travaux de Saint-Godard et à chaque visite, la même petite comédie se jouait : « tu veux jouer, Marcel ? » disait le militaire au petit garçon, — « Oh oui ! » — et saisissant le gosse sous le bras, il le campait sur le banc. Votre serviteur n'en demandait pas plus.

Mais, redevenons sérieux. Le service militaire terminé, on confie à JEAN PERROUX l'harmonie de Saint-Louis-d'Antin à Paris, également en 1897. Ce fut son premier orgue.

En 1898, grand honneur, l'orgue de Gounod à Saint-Cloud, puis, celui de l'église suédoise.

En 1899, autre grand honneur : Widor le réclame pour l'orgue qu'il se fait construire et qu'il a légué à l'Institut où il est installé au Musée Decaen.

En 1900, Notre-Dame-des-Champs, Saint-Honoré-d'Eylau, le délicieux instrument de la Comtesse René de Béarn et celui du Comte de Chambrun pour lequel PERROUX fut réclamé par Guilmant.

En 1901, Saint-Roch et... l'orgue du Conservatoire de Moscou. Nous changeons de sport. Le cycliste du Colonel adopte le chemin de fer, en attendant le bateau.

En 1902, la Sorbonne, le grand-orgue de Louis Braunstein, Saint-Louis de Vichy, le Chesnay de Versailles.

En 1903, Notre-Dame-d'Auteuil, l'orgue du Comte de Mun à Reims, celui de l'église américaine de la rue de Berry et... attention : le relevage de l'orgue de Saint-Sulpice.

En 1904, la Cathédrale américaine de l'Avenue George-V, la Synagogue de la rue de la Victoire, l'Opéra-Comique, Notre-Dame de Metz, Tourcoing et... Constantinople.

En 1907, le remarquable instrument de salon de la Princesse Edmond de Polignac, Saint-Pierre de Neuilly, Suresnes, l'orgue du Baron de l'Espée à Biarritz que vous connaissez bien, car c'est maintenant celui du Sacré-Cœur de Montmartre : un chef-d'œuvre.

En 1908, Saint-Pierre-du-Gros-Cailou et Bizerte.

En 1910, l'orgue d'Eugène Schneider au Creusot. PERROUX en revient avec la décoration de l'Ordre Royal de Bulgarie qui lui fut remise par le Tsar Ferdinand lui-même.

Puis, la même année, Bruxelles, Alger et le 1^{er} voyage à Rome pour l'orgue de Santa-Maria-Transtevere.

En 1911, Périgueux et le 2^e voyage à Rome pour l'orgue de Saint-Roch.

En 1912, 3^e voyage à Rome pour l'instrument de Saint-Alexandre. C'est au cours de ce voyage qu'il vit le Pape PIE X qui avait repris le projet de la construction d'un grand-orgue à Saint-Pierre par la Maison Cavallé-Coll et qui l'entretint de ce projet (lequel ne vit jamais le jour).

En 1912, 2^e voyage à Moscou.

En 1913, 3^e voyage à Moscou, également pour le grand-orgue de 50 jeux au Conservatoire Impérial.

En 1914, la Hollande.

En 1915, voyage plus modeste : Sainte-Catherine d'Honfleur dont votre serviteur inaugure l'orgue.

En 1916, mis en goût par la traversée de l'estuaire de la Seine, notre héros saute à ... Buenos-Ayres où il harmonise un grand-orgue de 75 jeux.

De là à Oran, il n'y a qu'un pas, et nous y trouvons JEAN PERROUX en 1917, travaillant au grand-orgue de la Cathédrale.

En 1919, il installe le bel instrument qu'était l'orgue du Casino de Nice, puis, celui de la Légion d'Honneur de Saint-Denis.

En 1922, Saint-André de Niort, puis, légèrement plus au sud, la Cathédrale de Lecaroz, en Espagne.

En 1924, Saint-Louis de Fontainebleau, et de nouveau l'Espagne, à Santander.

En 1925, la grande église de Saint-Etienne, le Temple américain de Nice, puis Saint-Sébastien.

En 1927, Le Conservatoire de Nancy, le relevage de l'orgue du Trocadéro.

En 1928, Mazamet, puis, la Finlande et Londres.

En 1929, l'orgue de l'Opéra de Paris.

En 1931, Saint-Ferdinand-des-Ternes, Saint-Germain-en-Laye.

En 1933, l'orgue splendide de la Cathédrale de Verdun et, la même année, le relevage de mon orgue de Meudon avec l'adjonction d'un 4^e clavier.

C'est en 1940 que vous redonnez à Notre-Dame sa beauté primitive. Vous tournez ensuite vos pas vers mon pays : c'est la Madeleine de Rouen en 1941, la merveille de Bonsecours en 1942 et notre cher Saint-Ouen que vous m'avez rendu plus beau que jamais pour la 1^{re} audition de mon « *Evocation* ». Hélas, ALBERT DUPRÉ n'était plus là pour vous serrer sur son cœur. Ce fut encore la restauration de l'orgue de la Cathédrale qui devait un an après, jour pour jour, subir son martyre.

En 1944, à Paris, Saint-Dominique, Saint-Philippe-du-Roule puis, Saint-Vincent de Rouen. Hélas, de ce bel orgue, de cette adorable église, plus rien ne subsiste.

En 1945, Notre-Dame-du-Rosaire, à Paris, puis Notre-Dame du Havre.

En 1948, vous retrouvez un grand ami, l'orgue du Sacré-Cœur de Montmartre, après 41 ans. En 1949, le bel orgue de la Cathédrale Saint-Louis de Versailles et Paray-le-Monial.

En 1951, Montrouge, Saint-Maclou de Pontoise, Châlons-sur-Saône.

L'année dernière, 1952, Laigle, la Cathédrale d'Autun, et après 50 ans, Saint-Sulpice ! Avons-nous tous deux, pendant des années, espéré, discuté, attendu ce relevage. M. le Curé de Saint-Sulpice nous a enfin donné cette joie et, ayant généreusement assumé la totalité de la dépense, a ainsi évité tous les ennuis en séries que nous connaissons trop pour en parler ici.

Respectant scrupuleusement l'admirable harmonie de votre ancien Maître, FÉLIX REINBURG, merveilleusement secondé par nos chers amis PICAUD, Père et Fils, ainsi que par la Maison BEUCHET de Nantes, vous avez rendu au chef-d'œuvre sa fraîcheur, son éclat, son velouté, sa perfection, sa splendeur première. Premier orgue de France, il l'est encore pour longtemps. Et les clignements d'yeux que PERROUX, PICAUD et moi échangeons parfois le dimanche à la tribune en entendant clamer ce royal instrument sont pleins d'éloquence.

N'ai-je pas eu raison, chers auditeurs, de vous imposer cette incroyable énumération ? Elle vous aura révélé le labeur

écrasant, ininterrompu de cet homme qui ne craint ni la fatigue, ni le vertige, ni le froid, ni (heureux mortel) le mal de mer, ni la poussière, ni les échelles en porte à faux, ni, en un mot, les risques de toutes sortes. En voulez-vous un exemple ? Mais promettez-moi de ne pas rire de l'incident suivant, survenu lors de l'installation de l'orgue des Concerts Touche : notre harmoniste s'était glissé comme une anguille entre un soufflet vide et un sommier. Son petit aide, par erreur, mit le ventilateur en marche. « Coupe le vent, malheureux, rugit PERROUX en entendant le soufflet se gonfler, tu ne vois pas que tu m'écrases ». En effet, il sentait déjà, tel le célèbre fakir sur sa planche, les équerres des sommiers lui entrer dans le dos.

Vous vous figurez sans doute qu'il a cessé de nous faire trembler aujourd'hui. N'en croyez rien. Ses 78 ans (79 en Juin) n'ont pas atténué son intrépidité. Heureusement qu'à l'établi (au mannequin, pour parler en termes de métier), avec les tuyaux en main, nous sommes plus au calme. Ici, la patience, les retouches sans fin, les lents calculs des courbures de languettes, à contre-jour, les tailles des minuscules petites bouches des dessus, toutes ces opérations subtiles sont de rigueur.

L'harmoniste, voyez-vous, compose un orgue. Si un chef d'industrie ne lui donne pas la pression de vent, les mesures, les tailles, le titre de métal que son artiste lui demande, il risque de ne pas obtenir le résultat désiré. Le Maître harmoniste, lui, après avoir vu le vaisseau dans lequel l'orgue futur doit sonner, pense d'abord chacun de ses jeux en rapport avec tous les autres. Lorsqu'il a « timbré » un premier tuyau de médium conformément à son idée, il s'agit d'égaliser une première série entière sur ce modèle. C'est ici qu'il faut avoir l'oreille subtile pour apprécier et décider, et la main légère pour réaliser ce que l'on entend, car l'irréparable est vite arrivé. Au 2^e jeu, le travail recommence, mais avec un double objectif : toutes les notes doivent avoir le même timbre, et également se marier, se fondre en un unisson harmonieux avec chacune des notes du premier jeu. L'organiste, en effet, selon ses besoins, utilise chaque jeu en soliste ou le fond avec d'autres dans ses mélanges.

On comprend donc que, plus les jeux se multiplient sur les sommiers, plus les problèmes complexes augmentent. Heureux

l'harmoniste qui n'est pas contraint de revenir en arrière et d'annuler ainsi plusieurs jours de travail.

Selon son caractère, un jeu doit être fort sans être dur, doux sans être mou, fin sans être maigre, moelleux sans être gros, poétique sans être mièvre, et avoir son relief sans cependant trancher.

Que de dons, que de qualités sont ainsi requises chez l'harmoniste. Les trois grands disciples de CAVAILLÉ-COLL dont je vous ai parlé au début en étaient richement pourvus, et chacun était passé Maître dans son art. Ils n'avaient pas tardé à se rendre compte des dispositions naturelles de leur jeune élève et à remarquer la finesse de son oreille. Ils lui confiaient souvent l'accordoir avec ordre d'opérer délicatement, sous réserve d'avoir à observer le ton ; et leur satisfaction était sa suprême récompense.

A chacun d'eux, JEAN PERROUX, qui a gardé pour ses trois Maîtres un culte fervent, a pris quelque chose. Sa personnalité s'est enrichie de tout ce qu'ils lui ont donné. Depuis, il a, au cours des ans, développé sa palette. Comparant les esthétiques étrangères à la nôtre, il a beaucoup appris de ses voyages. Tenu au courant tant par la curiosité de son esprit que par les circonstances de sa vie, de toutes les tentatives nouvelles, il a toujours su les juger à leur juste valeur et y puiser ce qui pouvait concourir au développement de son savoir et de ses dons.

Cette vie dont je viens de retracer les étapes, si belle, si noble, fut dominée chez JEAN PERROUX par l'amour de son art. Tous ceux qui l'ont vu à l'œuvre de près se sont toujours émerveillés de la conscience, de l'ardeur et de l'enthousiasme qu'il apportait dans son travail.

De grandes joies artistiques ont traversé son existence, mais aussi, que de sacrifices consentis. L'éternel voyageur, sans cesse arraché à son foyer en a souvent senti le poids. Mais ce foyer, il le retrouvait à chaque retour, heureux et calme, tel qu'il l'avait quitté. Que de fois ai-je entendu notre ami répéter ces mots touchants : « ma femme est une sainte ». Et c'est pourquoi je veux m'adresser ici à celle qui a été la compagne admirable d'un grand artiste et d'un homme de bien. LOUISE PERROUX,

recevez ici l'hommage dû à celle qui, au cours de longues années, a su entourer, réconforter, rendre heureux celui qui partageait sa vie. Un artiste, vous le savez bien, demande avant tout à être soutenu par un cœur égal, tendre et sûr. Lorsqu'en 1949, vos noces d'or furent célébrées à Saint-Pierre de Chaillot, tous vos amis ont senti quelle place vous aviez tenu à votre foyer et c'est avec la plus grande émotion que j'ai joué ce jour-là pour vous.

Près de vous, MARCELLE, votre délicieuse fille, veille attentivement sur vous deux. Sa grâce, son sourire, sa bonté, sont le charme de votre foyer. Et ne croyez-vous pas comme moi, PERROUX, qu'un Père ne peut jamais éviter d'être en adoration devant sa fille ?

Maintenant, l'instant est solennel. Il faut vous résigner à recevoir, au lieu des baisers des deux êtres que vous aimez, celui, traditionnel, de votre vieil ami. Il y mettra son affection de 56 années, sa reconnaissance pour votre inlassable dévouement envers lui, son admiration devant un labeur acharné et glorieux qui fait de vous un grand Français.

Devant vous, je suis revêtu des pouvoirs nécessaires pour vous décorer. Avancez, avancez,

Jean Pezzoux
Harmoniste national

Au nom du Président de la République, et en vertu des pouvoirs qu'il m'a transmis, je vous fais Chevalier de la Légion d'Honneur.



